

Fête nationale suisse

Mt 14, 1-12

Notre fête nationale aujourd'hui ne célèbre pas l'anniversaire d'une victoire éclatante mais celui d'un serment mutuel d'entraide, une fidélité réciproque, une alliance. On peut alors parler de victoire mais pas contre un ennemi extérieur mais plutôt contre cet ennemi intérieur que constituent les forces de désintégrations qui luttent contre l'unité de la personne et des communautés contre l'intégrité personnelle et la communion entre les êtres.

La liturgie nous donne ce matin de méditer la mort de Jean le Baptiste avec cette image si particulière de la belle Salomé, la fille d'Hérodiade, tenant triomphalement l'atrocité : ce plat sanguinolent où git la tête de Jean le Baptiste. Les peintres ont aimé à montrer ce contraste saisissant ; les auteurs bibliques nous le présentent à plusieurs reprises. Salomé avec son plat ne vous rappelle-t-elle pas quelqu'un autre ? Souvenez-vous de la charmante et courageuse Judith, triomphale aussi avec la tête d'Holopherne, le général en chef de l'armée syrienne qu'elle a osé affronter dans son propre camp pour le séduire d'abord, l'enivrer ensuite et le décapiter enfin.

Et avant cela, le jeune et beau David qui soulève l'énorme et horrible tête du géant Goliath qu'il vient de vaincre avec son petit caillou.

Deux images – Judith et David – de la grâce, la beauté juive plus puissante que la brutalité païenne ; la souplesse de la foi et la frêle intelligence se jouant de l'impiété et de l'arrogance. Mais ici, avec Salomé et Jean-Baptiste tout est inversé pour nous donner à réfléchir.

La beauté s'est totalement pervertie dans le jeu dérisoire et si habituel du pouvoir, de la convoitise et de l'apparence. Le vaincu atrocement mutilé cette fois, c'est l'innocent qui faisait entendre la loi de Dieu. Et vaincu, il parle encore à travers Jésus, pense Hérode. Le crime n'arrivera jamais en effet à faire taire la conscience, au contraire. Or Jésus est justement celui qui parle en notre conscience et Jean-Baptiste l'avait bien accueilli ainsi.

Alors que tirer de ces images jumelles et opposées ?

Dans cette guerre du bien et du mal, c'est comme si nous ne pouvions jamais être définitivement victorieux ici-bas. On peut bien remporter une victoire, mais la guerre : jamais. Et surtout jamais remporter deux fois la même victoire car notre ennemi est trop intelligent pour se faire avoir deux fois de la même manière.

Les juifs après Holopherne n'ont pas cessé de devoir combattre leurs voisins. David entre en scène victorieux de Goliath mais luttera toute sa vie contre ses ennemis et ou contre ses proches qui se retournent sans cesse contre lui.

Que Salomé nous revienne donc en tête quand nous exultons avec Judith ou David pensant être définitivement à l'abri d'un mal que nous aurions terrassé ! Méfions-nous de nos triomphes. La tête de mon ennemi pourrait bien se révéler être celle d'un prophète innocent. Jamais nous ne pourrions nous reposer comme si la victoire était acquise contre le mal.

Certes, Jésus, le plus beau des enfants des hommes a vaincu l'horreur du péché. Sa victoire cependant annoncée dans celle des héros d'Israël, est eschatologique. C'est-à-dire que, si le diable, l'accusateur de nos frères, est effectivement définitivement vaincu, le combat continu ici-bas. Certes il n'a plus de pouvoir si non celui de mentir. D'entretenir l'illusion et souvent... nos ambitions. Il s'agit pas conséquent d'être rusés, de résister à la tentation d'éliminer ce que je crois être la cause unique du mal. Comme si après cela le combat pouvait enfin cesser. Mes solutions radicales pour éliminer le méchant fait de moi l'instrument du diable. C'était la conclusion que nous avons tirée de la parabole de l'ivraie, il y a quinze jours. Répétons-le, si je pense tenir enfin la tête de l'ennemi, c'est qu'il est en train de me jouer un tour de plus. Jean-Baptiste avait lui une autre méthode. Parlant de Jésus, il disait : *Il faut qu'il grandisse, et que moi, je diminue.* Jean-Baptiste

ne voulait pas raccourcir d'autres ennemis que lui-même, son ego, ses prétentions et si vous me passez l'expression, la scène de ce matin nous montre qu'il a été servi.

Jean-Baptiste ne désirait qu'une chose : que le Christ passe devant lui *parce qu'avant lui il était*. Il essaye de traduire ainsi le mystère de Jésus dans sa vie. Il désirait que Jésus passe devant lui, passe au premier plan, parce qu'il percevait qu'il était avant tout, au fondement de tout : celui qui fonde tout. Jean-Baptiste désirait voir Jésus passer devant lui comme pour être traversé par lui, pour n'être plus que transparence à sa présence, à sa bonté, pour devenir l'écho de sa voix. Jean-Baptiste se tenait là pour révéler, pour dévoiler l'humilité de Dieu, l'Agneau immolé. Et c'est cela le combat spirituel : celui qui unifie notre être sur la source divine, il se reprend chaque matin, il se reprend à chaque instant. Il est vigilance ; il ne nous laisse aucun moment pour triompher à l'abri de toute attaque. Il nous fait demeurer dans la vulnérabilité permanente, celle du Dieu qui s'offre sans cesse à notre liberté.

En cette fête nationale, n'oublions pas que notre vivre-ensemble repose sur la responsabilité de chacun, sur l'intégrité de chacun et cela suppose que nous nous entraïdions à mûrir, à grandir intérieurement, ce qui signifie justement à laisser grandir le Christ en nous à l'image de Jean-Baptiste.